

MER-SEA

N°39 - Février 2017



3 février 2017 – 30 pages – Uniquement sur internet

Bonjour à tous !

Déjà un mois ... et tout va bien !

Heureux d'être en bonne santé et de voir renouvelé mon contrat dans la réserve opérationnelle de la Marine nationale pour l'année 2017. Je serais à Lorient au musée des fusiliers marins et commandos du 22 au 24 février prochain.

Je vous invite, si ce n'est déjà fait, à écouter l'émission de France culture diffusée le 22 janvier dernier, consacrée aux 177.

Un montage très bien réalisé et de nombreux intervenants dont Léon Gautier.

Un grand merci à Nedjma Bouakra, journaliste

Lien : <https://www.franceculture.fr/emissions/une-histoire-particuliere-un-recit-documentaire-en-deux-parties/les-177-visages-du>

J'ai eu le regret d'annoncer le décès de Paul Chouteau sur la page Facebook du musée.

Ses obsèques ont eu lieu le 2 février 2017 à Houlgate.

A ce jour, ils ne sont plus que quatre sur les 177 à pouvoir témoigner du débarquement du 6 juin 1944 ...

Travail en cours sur les biographies de commissaires de marine, ainsi qu'au niveau de l'infanterie de marine grâce aux envois réguliers de Gilles Jogerst et Bernard Dulou.

Sans oublier les compléments apportés par de nombreux autres dont Stéphane Giran.

Un grand MERCI à tous !

Le site approche des 15 500 biographies disponibles !!!!

Amitiés marine

Merci encore de votre soutien et de l'écho donné au site « Parcours de vies dans la Royale ».

Bonne lecture à tous !

Jean-Christophe Rouxel, webmestre.

<http://ecole.nav.traditions.free.fr>

À Bordeaux, le démantèlement de l'ex-« Jeanne d'Arc » est terminé

Deux ans ont été nécessaires à Veolia pour venir à bout de la déconstruction de l'ancien bâtiment école de la Marine nationale. Un chantier ardu par moments sur lequel l'amiante s'est révélé plus présent que prévu.

Les fours des aciéries ont une particularité. Leur ouverture ne permet pas d'y introduire des pièces de ferrailles de plus de 1,50 mètre de haut par 50 cm de large et de profondeur. Voilà donc à quelles dimensions ont dû être réduits les 181 mètres et 9 000 tonnes de l'ex Jeanne

d'Arc, pour permettre leur valorisation à l'aciérie Celsa, sur les quais de Bayonne.

Et à l'époque de la construction du porte-hélicoptères, sorti de l'arsenal de Brest en 1961, on ne plaisait pas avec les épaisseurs de tôles. « On est allé jusqu'à 6 cm. Il a alors fallu utiliser des chalumeaux à rafale », explique

11,5 millions d'euros

C'est le montant du contrat passé entre la Marine nationale et Veolia pour la déconstruction de l'ex-« Jeanne d'Arc » et de l'ex-« Colbert »

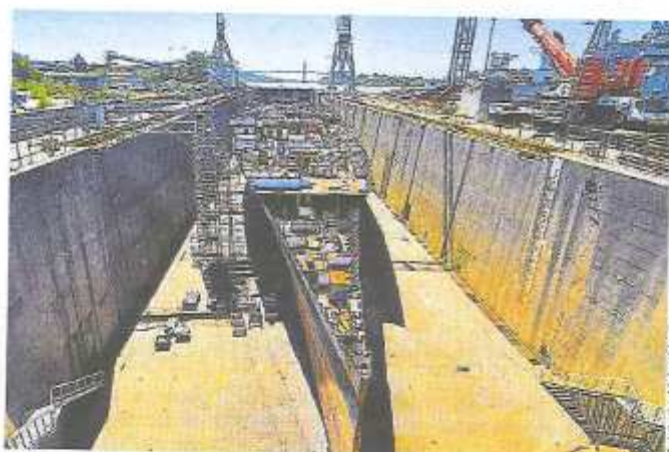
Stéphane Rabot, directeur de Veolia déconstruction, en charge du chantier. De la coque Q 860, arrivée en octobre 2014 à Bordeaux, il ne reste désormais plus rien. Prévu sur 18 mois, le chantier a finalement duré 24 mois. « On a pris du retard car on a eu beaucoup de différences entre le passeport vert et la réalité », souligne Stéphane Rabot.

Le document, établi pour « répertorier, quantifier et localiser les matières dangereuses » susceptibles de se trouver dans chaque navire, a sous-estimé la présence d'amiante. « Elle avait été évaluée à 17 tonnes, on en a retiré 350 tonnes. Il y en avait partout », indique le directeur de Veolia déconstruction. Pour accomplir cette phase de désamiantage, alors que le navire se trouvait à flot, amarré au quai 429, le chantier a compté jusqu'à 50 salariés.

« On travaillait en 2 x 8 », précise Stéphane Rabot.

La déconstruction du navire s'est avérée moins problématique. Avant de lancer l'opération, Veolia avait pris soin de modéliser le bâtiment sur un logiciel pour respecter les équilibres et définir le découpage des pièces. « Seul le sonar, qui avait stocké de l'eau et de la vase durant son remorquage entre Brest et Bordeaux, a nécessité d'être redécoupé », précise le responsable du chantier. Reste que pour Veolia, ce chantier « n'est pas rentable » compte tenu de la quantité d'amiante trouvée à bord du navire.

Loïc FABRÈGUES



La découpe de l'ex-« Jeanne d'Arc », dans la forme de radoub de Bassens, a duré six mois.

Christophe Valleron/Alta

Une vingtaine d'entreprises extérieures sont intervenues sur le chantier. Seul le personnel de Veolia a travaillé au démantèlement du navire.

Le démantèlement a nécessité entre autre le retraitement des 783 m³ d'eau qui se trouvaient dans les ballasts.

L'ex-« Colbert », qui doit entrer dans la forme de radoub en août ou septembre, est aujourd'hui désamianté à 46 %. 72 % du curage vert a été effectué.

UNE VALORISATION DES MATÉRIAUX TOUS AZIMUTS

L'objectif de valorisation des matériaux, issus du démantèlement de l'ex-Jeanne d'Arc, avait été annoncé, au début du chantier, à 90 %. « On est en train de faire le décompte mais on devrait atteindre les 92 % », indique Stéphane Rabot, le directeur de Veolia déconstruction. La ferraille et les matériaux non ferreux forment le plus gros poste avec 6 500 tonnes valorisées.

La ferraille a été chargée sur des navires pour être amenée au port de Bayonne où elle a été réutilisée par l'aciérie Celsa. Des matériaux, comme les câbles électriques ou le bois, ont été valorisés ou préparés en vue de leur seconde vie

dans des entreprises du groupe Veolia. Le bois, in fine, a été utilisé pour « la chauffe dans le secteur papetier de la Gironde », explique Stéphane Rabot. Sarpi, autre entreprise du groupe Veolia, basée à 400 mètres du lieu où le navire a été découpé, s'est occupée du traitement des déchets spéciaux comme les néons.

L'amiante a pris la direction d'un centre de stockage de classe 1. Et les déchets industriels non dangereux ont été amenés au centre de traitement de Lapouyade, équipé d'une unité de production d'électricité avec les biogaz issus de la transformation des déchets.

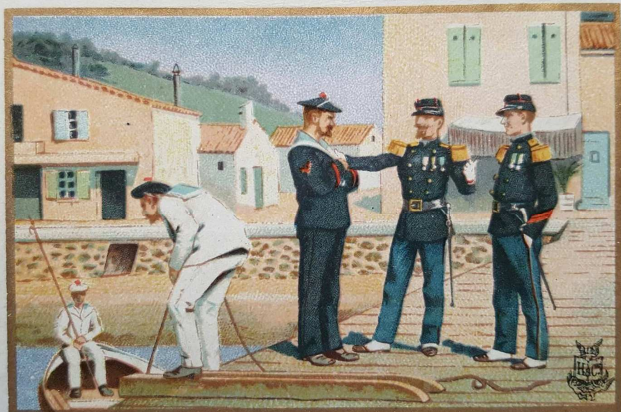
L. F.



Une fois découpée, la ferraille a été réutilisée dans une aciérie.

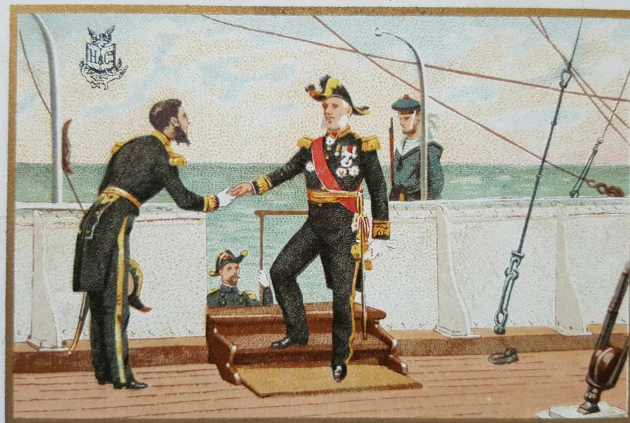
Christophe Valleron/Alta

ARMÉE FRANÇAISE.



MARINS. INFANTERIE DE MARINE.

ARMÉE FRANÇAISE



CAPITAINE DE VAISSEAU.

AMIRAL.

ARMÉE FRANÇAISE



MARIN

Remerciements Jacques Barbier

Documents reçus sur le thème des fusiliers marins



Remerciements C. Rochet

Les héros de l'Yser.



- Quel veinard !... son père est
fusilier - marin !



DRAPEAU du 1^{er} REGIMENT de FUSILIERS-MARINS



Fusiliers marins FNFL / Défilé en Angleterre

Remerciements photo / V(R) Richard Johnson, Assistant départemental pour la Marine en Ile et Vilaine

Merci à ceux qui m'ont envoyé des documents !



Cérémonie de remise de fourragères à l'Ecole des fusiliers marins
Peinture du LV Antoine Stanisière (1977) - Musée de tradition des fusiliers marins



Le capitaine de vaisseau Philippe Vauterin
et l'ensemble du personnel
de l'Ecole des fusiliers marins
vous présentent leurs
meilleurs vœux pour l'année 2017

Décès de Paul Chouteau, un des 177



A ce jour, ils ne sont plus que 4 à pouvoir témoigner du 6 juin 1944 (commando)

En savoir plus <http://ecole.nav.traditions.free.fr/177.htm>

22 janvier 2017 / Emission radiophonique France Culture sur les 177

Durée une heure avec de nombreux intervenants dont Léon Gautier

A écouter sur

<https://www.franceculture.fr/emissions/une-histoire-particuliere-un-recit-documentaire-en-deux-parties/les-177-visages-du>

Cliquez sur le bouton à gauche de « Les 177 visages du Commando Kieffer »



Pour suivre toute l'actualité, photos et informations diffusées tous les jours !

<https://www.facebook.com/musee.fusco>

**VOUS N'ETES PAS OBLIGE DE VOUS INSCRIRE
POUR CONSULTER LA PAGE**

The image shows a screenshot of the Facebook page for the 'Musée des fusiliers marins et commandos'. The top navigation bar includes links for 'Page', 'Messages', 'Notifications' (with a red badge showing 32), 'Statistiques', 'Outils de publication', 'Paramètres', and 'Aide'. The page cover features a large photo of three marines in dress uniform marching on a pier, carrying a flag. Overlaid on the right of the cover is the text 'Page officielle du musée des Fusiliers Marins et Commandos'. Below the cover are buttons for 'J'aime déjà', 'Contacter', 'Plus', and a blue 'Nous contacter' button. The left sidebar contains the page name 'Musée des fusiliers marins et commandos' with the handle '@musee.fusco', and a menu with 'Accueil', 'Publications', 'Vidéos', 'Photos', and 'À propos'. The main content area shows a post with a small photo of a statue and the text 'Écrivez quelque chose...'. On the right, it identifies the page as 'Organisation gouvernementale à Lanester' and includes a search bar for 'Rechercher publications sur la Page'.

<https://www.facebook.com/musee.fusco>

histoire istor

FUSILIERS MARINS

musée de tradition



Ministère de la Défense, Musée de tradition des fusiliers marins

Le musée des fusiliers marins et commandos enrichit ses collections et maintient une tradition vivante.

Successivement salle de souvenirs en 1968 puis salle de tradition, le musée de tradition des fusiliers marins obtient le statut de musée en 1991. Transféré en octobre 2014, dans un bâtiment plus vaste et accessible en dehors de l'enceinte militaire, le musée peut exposer l'ensemble des guerres, batailles et conflits auxquels ont participé les fusiliers marins et commandos. "Nos collections évoluent et s'enrichissent au fil des déclassements de matériel et de dons d'anciens combattants et de leur famille" explique Clotilde Rouvillain conservatrice du musée. "Avec une superficie de plus de 500 m² structurée en quatre espaces, nous pourrions désormais proposer des expositions temporaires et faire tourner nos collections.

Chaque mercredi nous accueillons le public, des visites guidées sont proposées sur réservation".

Une tradition vivante

Gardien de l'histoire des fusiliers marins et commandos, le musée a pour objectif de préserver la mémoire de ses anciens et de la transmettre aux élèves de l'école des fusiliers marins. Il sert à l'instruction des élèves, 300 par an, pour donner du sens et montrer l'état d'esprit combatif de cette spécialité. Sous l'autorité du commandant de l'école des fusiliers marins, l'évolution du musée a été portée au cours des années par des bénévoles anciens fusiliers marins et commandos passionnés par l'histoire de leur spécialité. Inventaire, classement, recherche, réparation, accueil du

public, ils sont dix âgés de 61 à 88 ans, anciens majors ou capitaines de frégate, peu importe le grade, à s'investir dans le fonctionnement du musée.

Guides sur mesure

Certains, comme Claude et Roland s'occupent des archives et des documents. "Nous faisons des recherches en fonction des demandes, souvent sur la période 1914-1918" précise Claude. Georges, Raymond et Alain guident les visiteurs dans l'histoire des fusiliers marins et commandos, de leur origine à l'époque actuelle, suivant un cheminement chronologique au travers des différents événements qui ont marqué leur histoire.

Le parcours s'appuie sur une collection unique composée d'armes, de pièces d'équipement, d'uniformes, de photographies, de témoignages familiaux. Intarissables sur le sujet, imprégnés de cette histoire qui est aussi la leur, les bénévoles connaissent chaque période, chaque conflit, chaque objet. Au fil de leurs anecdotes, l'histoire s'anime pour donner corps à ces hommes d'exception. "C'est l'Amiral Ronarc'h qui conduisait les troupes lors de la bataille de Dixmude, bataille fondatrice de l'histoire des demoiselles aux pompons rouges (surnom donné aux fusiliers marins)" détaille Georges. "Là, c'est le drapeau des fusiliers marins, il symbolise la cohésion de la troupe, sur son revers figurent honneur et patrie, dans ses plis les noms des batailles". Dans la dernière partie, trône un propulseur de plongée, "conçu en 1966, il servait à transporter les nageurs de combat" précise Georges. Après deux heures de visite dans ce musée aux traditions bien vivantes, le visiteur, en immersion totale, repart avec la conviction d'avoir vécu tout un pan d'histoire.

Voyage au cœur des troupes embarquées.

MUSÉE DE TRADITION DES FUSILIERS MARINS

Visites guidées sur demande (individuel ou groupe)
Avenue de l'ingénieur général Stoszkopf, Lanester
02 97 12 65 38 - Actualités sur la page facebook.

CONDUITE HÉROÏQUE DES FUSILIERS MARINS DE L'AMIRAL RONARC'H
EXTRAIT DE « L'AMI DES ENFANTS » N° 1619 DU 13 MARS 1915
PARIS-AUTEUIL
40, RUE LAFONTAINE

Les « Demoiselles au pompon rouge »



N connaît la conduite héroïque des fusiliers marins depuis le début de la campagne. En Belgique, ils resteront légendaires. Ils couvrirent la retraite de l'armée belge après Anvers, arrêtaient les Allemands à Melle, défendirent Dixmude. De leurs poitrines, ils firent à l'Yser un rempart d'acier. L'Yser restera leur plus beau titre de gloire, le plus beau fleuron de la couronne immortelle que la Renommée pose pour toujours sur la tête des braves !...

Dans la *Revue des Deux Mondes*, M. Charles Le Goffic les compare aux « Marie-Louise ».

« Et comme, avec leur dandinement léger, je ne sais quoi de féminin et de coquet dans le précoce épanouissement de la vigueur musculaire, on s'explique le surnom que leur décerna la lourdeur teutonne : *les Demoiselles au pompon rouge* !... »

Dès leur premier contact avec l'ennemi, ces « demoiselles » se comportèrent avec la solidité, l'endurance de troupes éprouvées, en « vieux grognards ».

A deux reprises, sous une charge irrésistible, l'infanterie allemande plia. Ça promettait pour l'avenir.

C'était la bataille de Melle :

« Les troupes qui avaient remporté cette victoire

voyaient pour la première fois le feu. Elles venaient de cinq ports, principalement de la Bretagne, qui fournit à la marine de guerre les quatre cinquièmes de ses effectifs. Et la majorité de leurs éléments, à l'exception de quelques brevetés fusiliers, étaient des jeunes hommes de 18 à 20 ans prélevés dans les dépôts avant l'achèvement de leur instruction, mais solidement encadrés par des gradés de la réserve et de l'active... »

...Les officiers eux-mêmes, sauf les commandants des deux régiments (le commandant Varney et le commandant Delage), qui avaient rang de colonels, et les commandants des bataillons, appartenaient pour une bonne part à la réserve de la flotte. Singulière armée au demeurant, composée presque tout entière de recrues et de brisquards, poils follets et barbes grises. Il s'y voyait jusqu'à des novices de la Compagnie de Jésus, le P. de Blic et le P. Poisson, qui servaient comme enseignants.

Mais quels hommes ! Un témoin a montré celui qui commandait le 2^e régiment, le capitaine de vaisseau Varney, « toujours sur la brèche, poussant à pied jusqu'aux premières lignes et aux postes avancés, les dépassant même, comme à Melle... Et il est vrai, ajoute ce témoin, qu'il était alors en auto-mitrailleuse, mais... sur le marche-pied, complètement découvert, pour donner confiance à ses hommes ». Un des officiers de son régiment, le lieutenant de vaisseau Gouin, grièvement blessé dans la même rencontre, refusait de se rendre à l'ambulance, tant que l'ennemi n'avait pas battu en retraite ; l'enseigne de 1^{re} classe Gauthier, commandant un groupe de mitrailleuses, laissait arriver à soixante mètres une attaque allemande, « pour apprendre aux servants à ne pas gaspiller leurs munitions », et, blessé à la tête, disait : « L'essentiel, c'est que mes cinq cents balles aient toutes porté. »

M. Le Goffic trace ce beau portrait de l'amiral Ronarc'h, le chef des fusiliers marins :

« L'amiral Ronarc'h est Breton : physiquement, sur un corps ramassé, trapu, large d'épaules, une tête rude, volontaire, aux plans accusés, très fine cependant, même imperceptiblement ironique, avec ces yeux des Celtes, un peu voilés, qui semblent toujours regarder très loin ou en dedans ; au moral, et suivant l'expression d'un de ses officiers, « un ajonc de falaise, une de ces plantes de grand vent et de terre pauvre qui s'incrument aux fissures du granit et qu'on n'en arrache plus, l'opiniâtreté bretonne dans toute sa force, mais une opiniâtreté calme, réfléchie, extrêmement sobre de manifestations extérieures, et qui concentre sur son objectif toutes les ressources d'un esprit merveilleusement apte à tirer parti des éléments les plus ingrats ».

Il sera dans l'histoire, avec ses hommes, le héros de la résistance de Dixmude.

« ... Tout était à faire, écrit M. Le Goffic, pour l'organisation de la défense de Dixmude. Tout devait être fait en quelques jours, presque en quelques heures sous le feu de l'ennemi.

« ... C'est l'honneur de l'amiral de l'avoir tenté et de s'être cramponné à Dixmude, comme il se fût cramponné à son bord. Dès l'instant qu'il a reconnu l'importance de

la position, il met tout en œuvre pour accroître sa valeur défensive ; il ne se laisse pas égarer par les feintes de l'adversaire et les tentations de déploiement qu'il lui offre ; ramassé sur l'Yser, la tête vers l'ennemi, il ne sortira de ses lignes que trois fois, pour soutenir une attaque de la cavalerie française sur Thourout, pour ramener l'ennemi qui porte ailleurs son effort et qu'on inquiétera sur Woumen, et enfin pour coopérer à la reprise de Pervyse et de Ramscapelle. Mais toujours, même quand il détache ainsi des unités assez loin de sa base, il maintient tout ou partie de ses réserves à Dixmude, il s'accroche à son rentrant, il monte le quart sur l'Yser. »

Du combat, ce tableau admirable et vrai :

« ... Pendant près de quatre semaines, du 16 octobre au 10 novembre (date de la prise de Dixmude), à l'entrée de ce delta de marécages, veillé par de vieux moulins aux ailes disloquées, un contre six, à demi vêtus, sans chaussettes, sous la pluie, dans la vase plus cruelle que les obus, ils vont, avec l'amiral, s'accrocher désespérément à leurs radeaux de misère pour barrer la route de Dunkerque, sauver l'armée belge d'abord, puis permettre à nos armées du Nord de se masser derrière l'Yser et d'étaler le choc ennemi... »

L'amiral leur avait dit : « Le rôle qu'on vous donne est dangereux et solennel. On a besoin de vos courages. Pour sauver tout à fait notre aile gauche jusqu'à l'arrivée des renforts, sacrifiez-vous !... *Tâchez de tenir au moins quatre jours !*... »

Au bout de quinze jours, les renforts n'étaient pas encore arrivés, et les fusiliers continuaient de *tenir !*... Ces hommes n'avaient aucune illusion sur le sort qui les attendait. Ils se savaient perdus, mais ils embrassaient toute la grandeur de leur sacrifice.

« C'est à nous, les marins, écrit de Dixmude, à la date du 5 novembre, un fusilier d'Audierne, qu'on avait confié le poste d'honneur, c'est-à-dire que, dans ce coin-là, il fallait tenir coûte que coûte. Plutôt mourir tous que de capituler... »

« ... Et je t'assure que nous avons tenu bon, quoique nous n'étions qu'une poignée d'hommes contre une force six fois supérieure en nombre, avec de l'artillerie. Exactement six mille marins et cinq mille Belges contre trois corps d'armée allemands. Une artillerie insuffisante, du moins au début. Pas de pièces lourdes, pas d'avions non plus, rien pour nous éclairer, que les rapports des cyclistes belges et les évolutions approximatives des vigies... »

« Combien étiez-vous donc ? demanda, au lendemain de la prise de Dixmude, un major prussien fait prisonnier ; quarante mille au moins, n'est-ce pas ? »

Et quand il apprendra que les marins n'étaient que six mille, il ne pourra retenir un cri de rage :

« Ah ! si nous avions su !... »

Les fusiliers marins, Bretons tenaces ou Méridionaux ardents, occupent toujours un poste d'honneur !... Là où ils sont, on ne passe pas !...



Récit des combats pour la libération de GRUSSENHEIM du 27 au 28 janvier 1945

Auteur [François CLAD](#) le 22 juillet 2007

Après l'intermède de la Lorraine, la revient en Alsace. Mon escadron, le 2ème du [RÉGIMENT BLINDÉ DE FUSILIERS MARINS \(ou\) RBFM](#), s'installe à Bernardswiller le 20 janvier 1945. Nous apprenons que nous allons être engagés pour la liquidation de la poche de Colmar. Nous profitons de cet arrêt pour fourbir nos armes et camoufler en blanc hommes, chars et autres véhicules. C'est la couleur du temps !

Le 24 janvier le 2ème peloton dont je fais partie fait mouvement sur Sélestat. Nous sommes affectés au sous-groupe PUTZ. Le 27 janvier vers 06H30 nous roulons vers Guémar. Premier arrêt au carrefour devant ce village où une file de scout-cars nous croise. Ce sont les fusiliers-marins du 2ème escadron du 1er RFM de la 1ère DFL. Nous repartons et traversons Guémar. Les souvenirs m'assaillent. Toute cette région du Ried m'est familière. En été 1937, avec mon père, nous y avons fait des parties de pêche mémorables. D'autant plus que c'étaient les dernières avant mon départ pour la Marine et l'[ÉTABLISSEMENT DES PUPILLES DE LA MARINE](#). J'avais alors un peu plus de 14 ans.

Nous continuons vers Nlhausern où le sous-groupe franchit l'Ill et se dirige vers le carrefour 177 Nord. Il se déploie pour progresser en direction de la rivière Blind et du village de Grussenheim. L'attaque est menée par un bataillon de la [Légion Etrangère](#). Dans mon secteur elle est appuyée par la 2ème section de chars Sherman de la 2ème compagnie du [501ème RCC](#) formée par l'[ULM](#), l'[AVERSTAEDT](#) et le [BAUTZEN](#) et par le TD [PHOQUE](#) qui les soutient.

Le décor est en noir et blanc, sinistre à souhait. Noires sont les carcasses brûlées des chars Hornisse, TD, Sherman et autres véhicules qui parsèment les alentours du carrefour 177 Nord. Noirs aussi sont les bois, bosquets et haies dépouillés qui nous entourent et s'échelonnent devant nous vers l'horizon incertain et menaçant. Blanc, l'épais manteau de neige qui recouvre toute chose.

Nous avançons lentement, la Légion est déployée devant nous à moins de 100 mètres. Les hommes progressent péniblement, par groupes et demi-groupes, le long des haies ou à découvert. Dans ma lunette de visée je suis près d'eux à les toucher. Lourdes silhouettes kaki foncé; aucun camouflage. J'en ai le coeur serré. Puis le décor s'anime et se sonorise. L'artillerie ennemie donne de la voix et ses feux se feront de plus en plus meurtriers. Cela durera jusqu'au soir. Les mortiers s'y mêlent aussi, bientôt épaulés par les courtes rafales rageuses des mitrailleuses MG42-43. Toutes les variations de la symphonie guerrière nous arrivent par la tourelle. Des sifflements, des explosions, des geysers, des petits cratères de neige sale. Devant nous, autour de nous, des hommes tombent et meurent. D'autres courent pour un abri, une protection.

À travers ma lunette de tir je fouille le paysage à la recherche du moindre indice ennemi. De l'autre côté du canon me parviennent les jurons du Vieux. C'est le QM1 chauffeur [BELFILS \(ou\) BELFIS](#), notre chef de char. Il a 34 ans, solide comme un roc, un vrai loup de mer. L'équipage et les anciens du régiment le surnomment ainsi, affectueusement. Pour le moment, la cagoule blanche lui couvrant le buste, il est penché en dehors, les yeux vissés aux jumelles, il ne cesse de scruter le

terrain. Justement, un officier de la Légion l'interpelle :

« Qu'est-ce que vous attendez pour tirer ? »

Il répond :

« Nous ne demandons pas mieux, donnez nous un objectif. »

L'officier s'en va en haussant les épaules.

Doucement la neige s'est mise à tomber. Je continue ma veille. Un groupe de combat progresse le long d'une haie ... le bruit d'une courte rafale, des hommes s'écroulent, les autres s'éparpillent ou se couchent. J'en vois trois qui courent, s'arrêtent indécis, puis s'agglutinent près d'une haie. Une très courte rafale, ils s'affalent les uns sur les autres, comme au ralenti, formant un tas pitoyable. Un mortier s'est mis de la partie et achève le carnage. La neige tombe maintenant drue, à gros flocons. Peu à peu les corps disparaissent sous le même linceul. La visibilité diminue encore. Malgré tout l'acharnement que nous y mettons, nous ne repérons aucune mitrailleuse. En face, l'ennemi possède l'art du camouflage et sait se battre.

le temps s'éclaircit. Je repère une lueur de départ près d'un ponceau que je gratifie d'un explosif. Malgré ses pertes, la Légion avance et s'infiltré dans les bois bordant la Blind. En fin d'après-midi, nous recevons l'ordre de suivre les chars Sherman qui viennent de nous quitter. Ils déboîtent vers la droite et rejoignent la route qui mène du carrefour 177 Sud au pont de la Blind à l'ouest de Grussenheim. Ils traversent le bois qui te précède en tirant de toutes leurs mitrailleuses. Lorsque nous débouchons, les chars du 501ème sont déjà postés à environ 25 mètres à droite du pont sauté, en amont de la rivière, adossés au bois.

Le Vieux dirige le PHOQUE à gauche, en aval du pont et nous stoppons à quelques pas d'un gué. Les berges sont en pentes douces. L'eau est claire, peu profonde. On distingue les graviers du fond. Le franchissement paraît aisé. Les 4 chars sont donc établis sur la rive ouest, face au village de Grussenheim, à environ 800-1000 mètres, vers lequel serpente la route bordée d'arbres. Il me semble que ce sont des pommiers.

Peu à peu les bruits de la bataille s'apaisent et meurent avec le crépuscule. Tout le monde veille. L'infanterie n'est pas encore arrivée. Soudain, de la berge Est nous parvient le bruit d'un moteur qui démarre, puis le ferraillement des chenilles d'un char qui s'éloigne sur notre gauche vers Elsenheim. Un blindé ennemi qui nous attendait, embusqué à moins de 100 mètres derrière la corne du bois, de l'autre côté de la Blind. Nous nous organisons pour la nuit qui, nous le savons, sera longue et glaciale. Chacun a son arme individuelle à portée de main. La 12.7 et le canon, parés à faire feu. Nous sommes prêts quoi qu'il advienne et une contre-attaque est toujours possible. Puis la Légion arrive et prend position. Des éclats de voix, les coups sourds de pioches qui tentent, en vain, de creuser des trous individuels ou des emplacements d'armes collectifs. Mais la terre est bien gelée sous l'épaisse couche de neige.

La nuit est noire, le froid commence à mordre, tout le secteur est calme. Vers

20H00, des bruits de moteurs se manifestent derrière nous. C'est le Génie qui arrive pour la mise en place d'un élément de pontage sur le pont démolé. L'animation revient. Interjections, appels, coups de masse, la neige qui crisse sous les pas, des silhouettes qui s'agitent dans la lumière intermittente des torches électriques. La veille devient malaisée. En face, les Allemands sont sûrement alertés. Le QM1 chauffeur NARCÈS, conducteur du char, lance les 2 moteurs diesel, 200 CV chacun, pour les réchauffer. Avec le froid qui s'installe, il faudra renouveler souvent cette opération bruyante. Vers 21H30, réveil du côté de l'ennemi. Des bruits inquiétants de moteurs et de chars qui manoeuvrent nous parviennent. Le Génie s'affaire autour du pont.

Soudain, vers 22H00, c'est le déclenchement de l'artillerie ennemie. Nous sommes en plein dans la tempête. C'est un déferlement d'explosions, d'éclairs, de sifflements. Un rugissement assourdissant dont le souffle s'engouffre par la tourelle ouverte. De l'intérieur m'arrive le bruit mat des éclats qui frappent et qui ricochent sur le blindage. Nous sommes littéralement matraqués, sonnés. Puis il y a une brève accalmie. Un des Sherman sur notre droite brûle. Tout près, les cris, les appels, les plaintes des blessés. Instinctivement, je me suis éjecté de la tourelle. Deux ombres tombent à côté de moi. C'est le Vieux et le matelot fusilier René LOISEL, le chargeur. Le chef de char m'interroge :

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Je lui réponds :

« Mais qu'est-ce qu'on fout là, on ne va pas se laisser faire ? »

Je viens de réaliser que nous sommes là, les pieds dans la neige ! Les autres aussi ont repris leurs esprits. D'un bond, chacun se retrouve à son poste. NARCÈS, le conducteur et le QM1 mécanicien RAMONET qui fait office de radio et d'aide conducteur sont assis à l'avant à nos pieds. Ils ne se sont aperçus de rien. Je balance ma tourelle le long de la lisière de Grussenheim. Elle s'illumine et clignote de feux divers : départs de chars ou anti-chars, départs de canons légers, sans doute anti-aériens de 20 ou 30 mm, un affût double aussi, dont les obus traçants accourent vers nous en une double trajectoire, curieusement courbe ou sinueuse, suivant le pointage. Beaucoup de mitrailleuses, certaines très proches qui égrènent leurs traçantes. Plusieurs chars se manifestent. Lorsque l'un ou l'autre tire dans notre axe, c'est la flamme de départ dans la lunette et instantanément le fracas de l'explosion autour de nous. L'artillerie ennemie continue à nous expédier salves après salves.

Nous décidons, le Vieux et moi, de nous faire un peu d'air et de nettoyer les abords immédiats. Je tire à obus explosifs, au jugé. Sur la rive opposée, dans le bois sur notre gauche, puis dans la corne du bois devant nous, puis dans les pommiers qui bordent la route. Sur notre droite, les chars de la 2ème Section du 2/501ème RCC crachent le feu. J'ai l'impression que nous formons avec eux comme un îlot d'acier, un hérisson qui lance ses dards et se démène furieusement.

Maintenant, je me concentre sur les objectifs en bordure du village. Pas question de se servir des graduations de la hausse dans la lunette car les éclairs sont trop

fugaces. L'oeil rivé à ma lunette, je manoeuvre les volants de pointage et me rapproche le plus possible d'un départ. Puis j'attends le prochain et rectifie en une fraction de seconde. Lorsque la flamme de départ me paraît bien centrée, je tire un perforant ou deux. Nous gardons sagement les obus explosifs pour la défense rapprochée.

Ainsi je vais d'un char à l'autre pour revenir sur les objectifs près du pont. Le plus facile, c'est les canons anti-aériens. Il me suffit de remonter jusqu'à la source des traçants. Nous sommes en pleine action. La culasse claque, le canon tonne, la douille éjectée tinte sur le parquet du char, l'odeur excitante de la poudre me chatouille les narines. Je crie :

« **Perforant ou explosif ?** »

J'entends le bruit du chargement puis, aussitôt, la voix de René LOISEL, le chargeur qui répond :

« **Paré !** »

René LOISEL a vingt ans, il vient de se marier. RAMONET l'est également, il en a vingt cinq. Tous les deux volontaires, ils viennent d'embarquer sur le PHOQUE en remplacement des matelots BUTTIGIEG et BÉNÉDIC (ou) BENEDICT, versés sur d'autres TD en manque d'effectifs. C'est leur premier combat !

Vers minuit les feux de l'artillerie et les tirs des chars ennemis deviennent sporadiques, puis cessent. Dans le silence revenu, seules persistent les rafales de mitrailleuses, non devant nous, mais sur l'arrière de nos ailes. Au bout d'un moment nous avons nettement l'impression que l'infanterie allemande s'est infiltrée par là. Autour du pont pas un bruit, pas une voix. Le Sherman sur notre droite ne brûle plus depuis un moment. Nous appelons la Légion. Pas de réponse. Manifestement, il n'y a plus personne. Peut-être sont-ils derrière nous dans le bois ?

Quelques déchirures dans le ciel nous apportent un peu de clarté lunaire. Il doit être 01H00 du matin. NARCÈS et RAMONET nous préparent des breuvages chauds : café, cacao. La flamme bleue du réchaud vacille sur le parquet. Le Vieux et moi veillons dans la tourelle. Les autres essaient de dormir. Mais le réchauffage des moteurs n'est pas précisément une berceuse. Il fait très, très froid. Nous nous enveloppons pieds et jambes dans les couvertures. Aucun n'arrive réellement à dormir.

02H00 du matin. Par moment la lune apparaît et la neige scintille. Je distingue la masse sombre du village. Le long de la route les pommiers ont pris un sacré coup ! Par endroit, les branchages jonchent les fossés ou la route, formant des taches noires. Sur ma droite, à environ 50 mètres, le groupe des chars Sherman. Pas le moindre coup de feu, c'est le grand silence.

Nous avons tiré nos 27 obus explosifs. Il nous reste une dizaine de perforants. Mes pensées vagabondent, des images m'assaillent, pêle-mêle. Où est le TD MORSE notre équipier ? Où est notre chef de groupe, l'aspirant Edmond MAYMIL. Nous l'appelons Lieutenant, nous l'aimons et l'admirons car il a toujours été avec

nous dans tous les coups durs. Le sentiment de faire bloc avec l'équipage et avec ce vieux PHOQUE qui nous a mené bravement depuis les plages de Normandie jusqu'à ma terre d'Alsace qui bientôt sera totalement libérée.

L'émotion m'étreint. Dans quelques jours, je retrouverai mes parents. Là-bas, sur ma droite, à 15 km dans le Sud se situe Colmar où réside ma famille. Je ne l'ai plus revue depuis Noël 1939, lors de ma dernière permission. Et pourtant un jour j'ai choisi de renoncer à elle, de renoncer à mes racines.

Mon esprit revient en arrière. Juin 1940. Je suis embarqué à bord du torpilleur MAMELUK qui vient d'escorter le bâtiment de ligne JEAN BART de Saint-Nazaire à Casablanca. Juste avant l'armistice.

Quelque temps après, le Pacha (CF CHARASSE) convoque les alsaciens et mosellans de l'équipage. L'officier en second (LV DOUGUET) nous informe qu'une note de la commission d'armistice franco-allemande nous met dans l'alternative suivante :

- Soit résilier notre lien et obligation de rejoindre nos foyers dans la zone annexée par le 3ème Reich,
- Ou bien rester dans nos unités après avoir signé une attestation par laquelle nous déclarons renoncer pour toujours à revenir chez nous. J'ai signé. J'avais à peine 17 ans.

La Blind miroite sous la lune. Une joie profonde m'envahit. Peu importe, vivant ou mort, j'aurai retrouvé la terre de mes aïeux.

Ces réminiscences m'aident à rester éveillé, à étaler le coup. Le Vieux, accoudé sur la tourelle est silencieux, songeur. Nous sommes de quart comme autrefois sur la passerelle de nos bateaux. Soudain, il me semble que quelque chose bouge dans le fossé, à la lisière du bois. Le Vieux me passe ses grosses jumelles et saisit son pistolet-mitrailleur. Des masses blanches rampent derrière les branchages abattus. Je vide un chargeur de carabine en ajustant mes coups.

Une demi-heure plus tard, une nouvelle alerte.

Cette fois, c'est sur la route à 80 mètres devant nous. Je tire un autre chargeur. Pas de réaction, sans doute une patrouille ennemie. Il est 4H00-5H00 du matin. La lune s'est voilée. Pour la enième fois nous buvons du café. Nous discutons de la position du char et de sa vulnérabilité lorsque l'aube viendra. Nous décidons de nous asseoir dans le lit de la Blind au prochain réchauffement des moteurs.

Le jour se lève. Nous sommes à défilement de tourelle dans le gué. L'eau ruisselle à travers les chenilles et les galets de roulement du char. Nous pouvons battre toute la lisière ouest du village. À mon avis, une excellente position pour protéger la base de départ et le débouché d'une attaque ultérieure sur Grussenheim. L'infanterie de la Légion Etrangère est revenue. Une nouvelle unité du Génie s'active à la réfection du pont. Le Lieutenant est là. Le Vieux a sauté de l'arrière du char sur la berge et rejoint l'aspirant Edmond MAYMIL. Il lui rend compte des péripéties de notre engagement et de l'état de nos munitions. Dans le bois, derrière nous, des moteurs grondent, des chars manoeuvrent. Des légionnaires à la lisière du bois, dont un officier qui se détache et vient vers nous. Il nous hèle

d'une voix forte et impérative :

« Oh! les marins, sortez de là ! »

et puis, d'une voix plus douce, comme pour s'excuser, il continue :

« Si vous ne sortez pas de là, mes gars ne voudront plus marcher. Avancez sur la route ! »

Le Vieux de la berge vient de sauter sur l'arrière du char. Il a entendu.

Sur mon observation que nous allons nous faire allumés, il me répond qu'il faut y aller. Le PHOQUE grimpe la berge Est, rejoint la route et se range le long du fosse gauche. Il est le premier char de ce côté-ci de la rivière à ??H00 du matin de ce dimanche 28 janvier. Derrière nous le pont à environ 25-30 pas. Le sort en est jeté !

Le Vieux fait stopper les moteurs. Je m'inquiète auprès de lui au sujet de nos munitions. Il me dit que le lieutenant va nous en ramener. Nous sommes aux premières loges. Le village est là, devant nous, à portée de main, tout ouaté de blanc. Une belle carte de Noël ou de Nouvel An. Ma lunette fouille et refouille toute la lisière. Rien, pas âme qui vive. Quelle belle cible nous devons offrir. Soudain, les cloches sonnent. L'appel des fidèles, la messe. Je n'en crois pas mes oreilles ! Cela me paraît tellement incroyable après ce qui s'est passé hier et cette nuit que je doute de mon entendement. Mais BELFILS (ou) BELFIS et René LOISEL, eux aussi, paraissent stupéfaits.

Entre 10H00 et 11H00, des bruits de moteurs et de chenilles nous parviennent de Grussenheim. Des chars qui se déplacent, traversent le village ou qui manoeuvrent pour changer de position. Derrière nous, sur la rive Ouest, un char Sherman tire quelques coups de canon. Ce sont des fumigènes qui tombent sur la lisière Sud-ouest du village.

Nous apprenons que les munitions, sont arrivées. Le Vieux saute de la tourelle, franchit le pont et va réceptionner quelques projectiles qu'il vient déposer sur l'arrière du char. Il poursuit son va-et-vient. Je suis en train de sonder le village juste dans l'axe de l'église.

Une flamme, une détonation, le perforant ronfle au-dessus de la tourelle. Je repère une longue volée qui recule derrière une maison. Je tire deux perforants à travers elle. Lentement, je balance la tourelle vers la droite. Une grosse lueur éblouit mon oeil dans la lunette de visée. C'est pour nous. Le PHOQUE sursaute d'avant en arrière sous le choc de l'impact. Je me cramponne à mes volants de pointage et perds conscience. Je me sens bien.

Des images défilent, des scènes de ma prime jeunesse, mes parents, ma famille ... puis plus rien ... comme un film qui casse. J'ouvre les yeux. Je suis vivant et toujours debout à mon poste. Il fait très chaud. Une épaisse fumée acre, étouffante m'enveloppe. J'appelle NARCÈS qui devrait être assis sur son siège au niveau du parquet. Je tâte du pied, mais il n'est plus là. Il m'apprendra plus tard qu'ayant essayé, en vain, d'ouvrir le panneau d'évacuation sous son siège, il avait

alors tenté sa chance du côté de [RAMONET](#), où existait le même dispositif. Celui-ci était mort. Dans la fumée, il avait alors empoigné son corps pour le dégager, mais c'était une masse informe, gluant de sang.

Je me retourne vers l'intérieur de la tourelle. Une grosse boule incandescente ricoche d'un bord à l'autre, accompagnée par de plus petites. Curieusement, aucune ne m'atteint. J'appelle [René LOISEL](#) et tend mon bras vers sa place, mais rien. Des munitions d'armes individuelles fusent, explosent ainsi que celles de la 12.7. Les moteurs brûlent. J'étouffe. Je saisis le rebord de la tourelle et d'un bond tombe dans le fossé où j'essaie de reprendre mes esprits.

Sifflements de balles, explosions dans le bois. Ce n'est pas le moment de se relever. Je rampe vers la Blind. Il semble que je sois le seul rescapé. Ce n'est pas possible ! A mi-chemin, quelque chose me pousse à faire demi-tour et à revenir vers le [PHOQUE](#) qui fume et pétarade. Arrivé sur son arrière, je vois une grosse masse en feu qui surgit de la tourelle et tombe dans le fossé, se roule dans la neige. C'est [NARCÈS](#) ! Je l'appelle :

« C'est toi François ? ... je ne vois plus rien ... aide-moi ! »

Me dit-il. Il est sérieusement brûlé : les cheveux, le visage qui est une plaie rouge vif, les paupières sont collées et ne forment plus qu'un trait sanglant. Les mains et les avant-bras sont aussi touchés.

Côte à côte, nous rampons vers la rivière. Nous descendons la berge près du pont. Il y a une couche de glace translucide que je brise avec mes pieds. L'eau nous arrive au-dessus des genoux. Nous traversons courbés, remontons la berge Ouest et, toujours rampant dans le fossé, progressons vers l'intérieur du bois. Il y a plein d'engins chenilles et à roues, mais on ne voit personne. Tout le monde est à l'abri car les obus continuent de tomber. Puis, arrive un half-track frappé d'une grande croix rouge qui s'arrête à notre hauteur.

En sort l'aspirant [Edmond MAYMIL](#), tout pâle, qui vient vers nous en disant :

« Mes pauvres vieux. »

Il nous aide à embarquer dans le véhicule et nous roulons vers le carrefour 177 Sud. Il nous apprend qu'il a déjà évacué [BELFILS \(ou\) BELFIS](#), blessé au ventre et aux mains, alors qu'il était en train d'empiler des projectiles de 76,2 sur l'arrière du char. Je lui rends compte de ce qui s'est passé, qu'un obus perforant de 88 mm a percé le char, sans doute au niveau du barbotin droit, traversant le corps de [RAMONET](#), fauchant [René LOISEL](#) et pénétrant dans le moteur arrière gauche en y mettant le feu.

Nous nous arrêtons près d'une tente dressée à l'extrémité d'une très longue haie au pied de laquelle s'aligne, comme à la parade, une impressionnante rangée de cadavres enveloppés de couvertures kaki. Combien sont-ils ? Quarante, cinquante peut-être.

Piqûre de morphine. Je remarque que j'ai des trous et des brûlures sur mon pantalon. L'infirmier ou le médecin qui m'ausculte m'apprend que j'ai trois éclats

dans la cuisse droite. D'autres blessés sont là. Le matelot canonnier MOUZARD, un vieux copain alsacien de Herbitzheim, fait irruption dans la tente. Nous échangeons quelques mots. Il me donne un paquet de Camel et file car il doit participer à l'attaque avec le 2ème peloton. Je me retrouve dans une ambulance qui démarre. En face de moi un grand gaillard du 501ème RCC, un officier il me semble. Il est très pâle, les yeux fermés. En dessous de lui, un sergent du RMT, une cuisse avec un énorme pansement rougi de sang. Il tient une photo dans sa main. En dessous de moi, il y a un autre blessé que je ne peux voir.

Arrêt brutal de l'ambulance tout près d'une maison. Violent tir d'artillerie ennemie. Le pont d'Illhaeusern est juste devant nous. L'ambulancière bondit, ouvre une porte, crie et gesticule. Des soldats en surgissent qui empoignent nos brancards et nous déposent dans une grande cave pleine à craquer de légionnaires qui boivent et qui chantent. Il y a des jerricans de vin et aussi de schnaps. Notre arrivée et le fracas des explosions semblent peu à peu tempérer l'ambiance. Au bout d'une demie heure cela se calme et nous repartons.

J'ai dû dormir pendant des heures dans une inconscience totale, j'ouvre les yeux. Un grand couloir, des cloisons en bois, des brancards devant moi, derrière moi. Un éclairage minable, des ampoules nues. Il fait nuit. De temps à autre des soldats nous déplacent un peu plus loin. Par période, une porte s'ouvre vers l'extérieur. L'air froid pénètre, il neige. D'autres blessés viennent prendre place près de nous. Il est 01H00 du matin lorsque l'on m'allonge sur une grande table. Un jeune médecin petit, noiraud et en pleine forme s'occupe de moi. Il me fait une piqûre dans le bras et me parle d'Alger où il est né. Il parle, parle ... et je m'endors.

A mon réveil, il fait jour. Une grande pièce, d'autres blessés autour de moi. À ma droite, une tête bandée, deux joues rouges, des petits yeux bleus qui sourient. Je lui parle. A ma surprise, c'est une femme d'Illhaeusern. Nous continuons en dialecte. Elle m'apprend qu'il y a beaucoup d'autres civils qui ont été tués ou blessés. Par la fenêtre qui me fait face je vois une succession de baraquements. Nous nous trouvons dans le camp d'internement de Schirmeck.

Dans l'après-midi, une ambulance me conduit à Saint-Dié où je passerai 24 heures dans une école avec des parachutistes du 1er RCP, tous blessés à Jepsheim. Enfin, un train sanitaire nous transporte à Vichy, à l'hôtel Radio, transformé en hôpital, sur les bords de l'Allier. BELFILS (ou) BELFIS et NARCÈS ont été évacués ensemble vers un hôpital américain à Rennes. Je ne les reverrai qu'après mon retour d'Allemagne.

Le 30 mars 1945 au soir, c'est le Vendredi Saint, j'arrive à Colmar en stop depuis Nancy. J'ai une permission de convalescence de 20 jours. L'artillerie lourde allemande effectue des tirs de harcèlement sur la ville. Ce n'est que le lendemain que je retrouve mes parents et la famille après plus de cinq ans d'absence et dans de biens tristes conditions.

L'Alsace abandonnée, annexée par l'ennemi, avait dû payer un lourd tribut de sang, de larmes et de dévastations. À l'issue de ma convalescence, je rejoins le bataillon de renfort à Saint-Germain et rencontre peu après à l'École Militaire le LV GUILLON, commandant le 2ème Escadron.

« François CLAD, que faites-vous là ? »

Me dit-il. Je lui explique ma situation. Il poursuit :

« J'ai besoin de chefs de chars, le PHOQUE II vous attend, vous en prendrez le commandement. »

En petit convoi, nous étions le soir même à Strasbourg. Le lendemain soir nous avons rejoint des éléments du 2ème Escadron près de Berchtesgaden. En Allemagne, c'est le grand hallali puis l'effondrement du Grand Reich millénaire allemand et l'Armistice signée le 8 mai 1945.

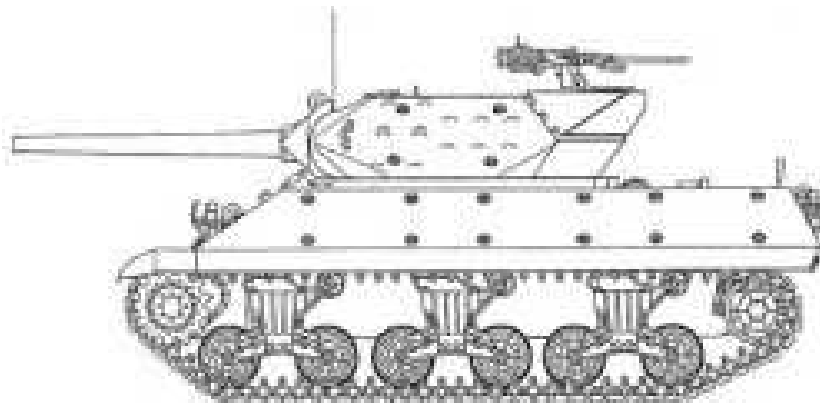
Jamais je n'oublierai.

TD M10 – SOUFFLEUR
2ème Escadron – 2me Peloton

Immatriculation : 420197

Détruit à Grussenheim le 29 Janvier 1945 dans la cour intérieure
d'une ferme à la sortie Nord de Grussenheim.

Chef de char : Second Maître électricien LE GOFF
Tireur : Quartier-Maître GONIDEC (Hospitalisé puis SOUFFLEUR II)
Chargeur : Matelot LE MERCIER (mort sur la tourelle, MPLF à Grussenheim)
Conducteur : Quartier Maître SOTTER
Radio : Matelot PRISSE Henri (mort des blessures, MPLF à Grussenheim)



Complément ... Un peu d'histoire ...

EXTRAIT JOURNAL DE MARCHE 2escadron RBFM

28 JANVIER 1945

Le 2e peloton appuiera l'action principale par l'Ouest (Pont sur la Blind).
Le débouché de l'attaque se fera à 13 heures.
Vers 12 heures "le Phoque" en position de tir sur la rive Est de la Blind est mis en flammes par un automoteur ennemi.
Ramonet et Loisel sont tués. Belfils, Narces et Clad sont blessés.
Peu de temps après l'Aspirant Maymil est mortellement touché par des éclats.
Il est remplacé par l'Enseigne de Vaisseau Robin.
Cependant devant la réaction ennemie l'effort principal va se faire par l'axe Jebnheim Grussenheim.
Le 2e peloton est dérouté sur l'axe et attaque Grussenheim par le Sud avec la colonne Witasse.
cours de la progression entre Jebnheim et Grussenheim l'Enseigne de Vaisseau Robin est tué dans son automitrailleuse par des éclats.

Le 1er peloton a reçu l'ordre de se porter en renfort des éléments du sous-groupement P. à Grussenheim
Les 1er et 2e pelotons (l'Enseigne de Vaisseau Barnaud a pris le commandement du 2e peloton) participent au nettoyage du village et à la D.C.B.

RESTANT DE L'ESCADRON. - En alerte à Guémar.

29 JANVIER

A partir de 6 heures contre-attaque allemande :
l'Equipage du "Lynx" (Secteur S.E.) aperçoit à 900 mètres dans l'Est un Jagdpanther, mais ne l'a pas dans le champ de sa lunette.
Arrieux tire dans sa direction 7 perforants :
L'ennemi se croit menacé et en manœuvrant présente son flanc au tireur du T.D. qui le détruit en quelques secondes.
De son côté "le Lion" touche à plusieurs reprises un char ennemi sans résultats apparents.
Le "Souffleur" placé à la sortie Nord du village reçoit l'ordre d'ouvrir le feu à 1200 mètres sur un Jagdpanther qui se présente de front.
Le "Souffleur" est pris pour cible par un Jagdpanther qu'il avait tenté en vain de détruire juste avant. Touché par deux projectiles ennemis, le char prend feu. Le chef de char Le Goff est blessé à la jambe, ainsi que Benedic. Le Mercier et Prisse sont malheureusement tués. Reste Gonidec le tireur, qui s'en sort indemne par chance.



LA TIMONERIE *Antiquités de Marine* Expertises - Ventes - Achats



29200 BREST timonerie.antik@club-internet.fr téléphone: 02.98.41.79.11 - portable: 06.59.62.67.24

visitez notre site: <http://www.la-timonerie-antiquites.com>

<http://www.la-timonerie-antiquites.com>



LE TRANSFERT DU SAVOIR-FAIRE
DES FORCES ARMÉES FRANÇAISES

FORMATION - CONSEIL - ASSISTANCE

www.groupedci.com

© 2011 - 2012 - 2013 - 2014 - 2015 - 2016 - 2017



<http://www.asso-gve.fr/-Grand-Voilier-Ecole-.html>



<http://anciens-marins-jeannedarc.blogspot.fr>

Des documents à m'adresser, des corrections à apporter !

N'hésitez pas à m'écrire, réponse sous 24h assurée

Jean-Christophe Rouxel

Mail : landelle@wanadoo.fr

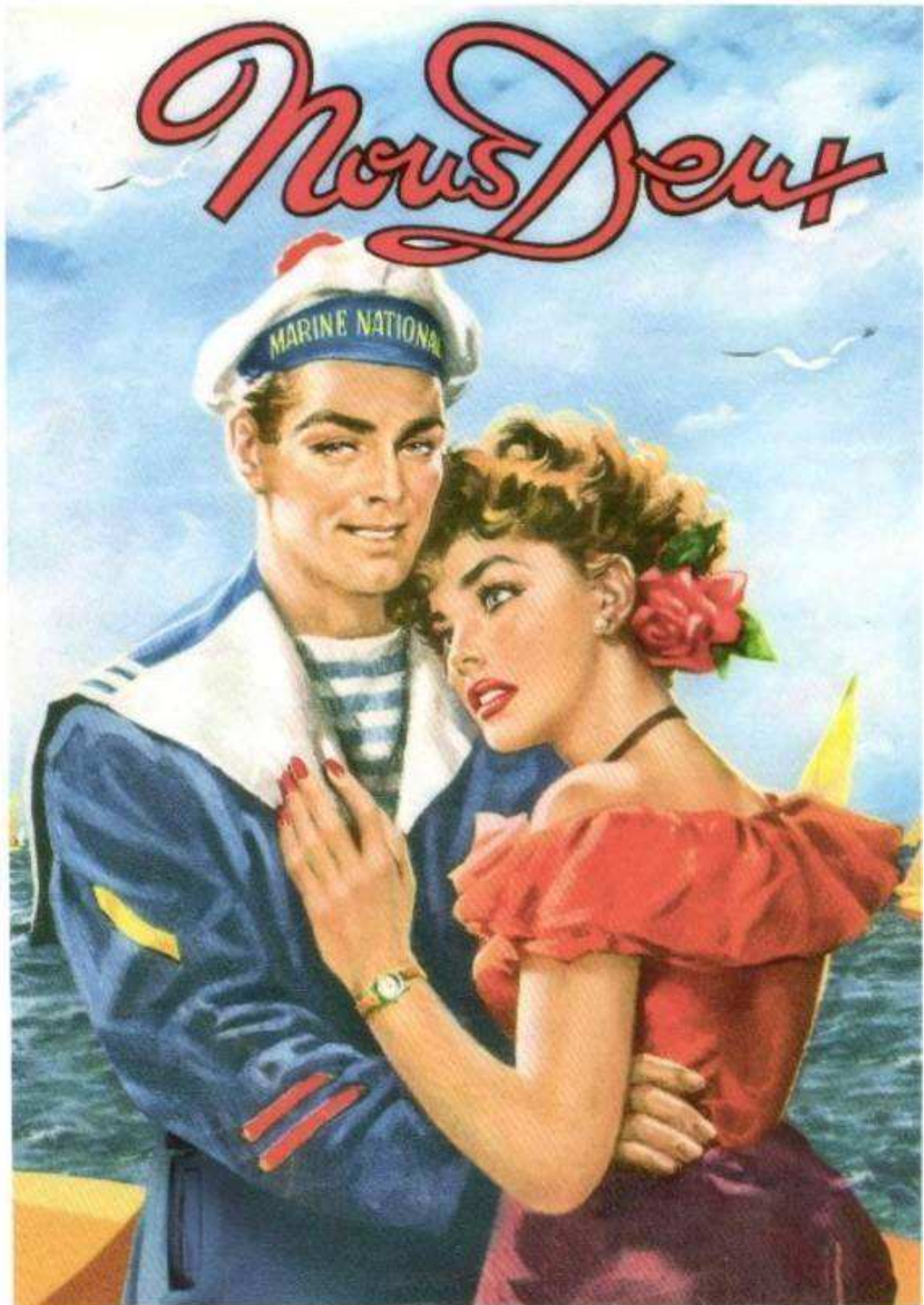
Avis de recherche / Nom de cet officier / Capitaine de vaisseau en 1889

Nombreuses décorations



Contact / landelle@wanadoo.fr

Bonne Saint Valentin !





Musée national
de la Marine



CONFERENCE

Les **MARDIS** du **MUSEE NATIONAL DE LA MARINE** à **TOULON**
Organisée par le musée et l'Association des Amis du Musée (AAMM)

« DARDANELLES 1915 UNE SIMPLE BATAILLE NAVALE ? »



« Dardanelles, le 18 03 1915 », illustration par André LAMBERT (1884 - 1967)

Par le Capitaine de vaisseau (H) Jean FOSSATI
ACORAM Var, AAMM

Mardi 14 février 2017 à 15H00
(Entrée gratuite)

MUSEE NATIONAL DE LA MARINE
PLACE MONSENERGUE
83000 TOULON
(Parking Place d'Armes)

Renseignements au 04 22 42 02 01



Musée national
de la Marine



Présentation de la conférence :

La Campagne des Dardanelles 1915-1916

« Mais qu'est-on allé faire dans ce cul de sac de la mort ? »

C'est en ces termes que le grand reporter Albert Londres rendait compte de sa visite sur le terrain lors de la Campagne des Dardanelles en mars 1915.

Et la question mérite d'être posée. Car si l'initiative est britannique, nous avons participé à ce qu'il faut bien appeler un fiasco, une défaite.

La « porte de sortie » sera Salonique.

Et il y a deux façons d'aborder la question :

- Classiquement : où, pourquoi, comment, leçons à tirer de l'évènement. Et c'est dans le « pourquoi » que l'on va trouver, toujours classiquement, la liberté de navigation, le deuxième front et le soutien à l'allié russe,
- D'une manière plus géopolitique dira-t-on aujourd'hui, en replaçant cette opération dans son contexte mondial et d'hégémonie, finissante, de l'empire britannique. Ce n'était pas notre vision, ou à peine esquissée, mais qui fut de tout temps celle des britanniques.

Ce sont ces enjeux, qui dépassent les détroits turcs, qui donnent la clef du « pourquoi ».

Autres informations

30 janvier 2017 / BPC Tonnerre devant le mémorial des sous-mariniérs



Remerciements photos / Bernard Dulou



1) Les marins du B.P.C. TONNERRE ont fait escale en janvier à Limoges sa ville marraine. Le Commandant Laurent Sudrat présente ce bâtiment de projection et de commandement de la Marine Nationale, qui est à la fois un porte hélicoptères, un hôpital, un bâtiment capable de transporter des troupes et de les projeter grâce à ses engins de débarquement amphibie. C'est aussi une plate forme de commandement et un bâtiment école. Une maquette du BPC TONNERRE est visible dans le hall de l'hôtel de ville de Limoges.

Texte et image parue dans la revue mensuelle « Vivre à Limoges » février 2017

Remerciement article / Daniel Martial

Un peu d'humour !

JACQUES FAIZANT

